

LA RECHERCHE EN EDUCATION, CONTRAINTE ET BORNEE, OU LIBRE ET PRODUCTIVE ?

Louis Marmoz¹

Je voudrais ici, sans que ce discours soit entendu comme pessimiste car on peut encore réagir, évoquer certaines difficultés, certaines entraves à la recherche en éducation ; des pratiques plus ou moins obligatoires qui en tuent l'intérêt et les possibles. J'ai, par ailleurs² et plus particulièrement, récemment travaillé sur l'emprise du temps sur la recherche en éducation...

La recherche en éducation peut être définie d'une façon simple : une quête de connaissance ou de compréhension nouvelle concernant l'éducation et reposant sur une démarche identifiable et contrôlable. Fondatrice et provisoire, elle doit être à la fois accrochée aux réalités et affaire d'imagination, en termes de problématiques, en termes d'outils de recherche, en termes d'exploitation et d'interprétation des données.

La recherche en éducation se construit au travers des contraintes politiques, administratives, des évolutions universitaires, des systèmes d'obédience, des chapelles se voulant épistémologies et les réseaux de promotion réciproque qui limitent la liberté du chercheur. Trois types de dangers ainsi la menacent : le besoin de crédits, la dépendance de commandes et aussi, trop souvent, le manque d'imagination des chercheurs soumis aux modes porteuses de financements et aux effets de castes. Il ne faut pas oublier non plus que comme les autres travailleurs « qualifiés », les chercheurs ont été longuement scolarisés. Or, c'est par l'école que se fait l'apprentissage du temps contraint et que se prépare l'acceptation de la gestion et de l'utilisation de son temps par autrui à en perdre la responsabilité et par-là, une certaine liberté de penser.

On veut manier parfois utilement au sens d'une action visible sur la société, sur l'éducation, la recherche, obtenir des résultats exploitables, ne pas errer, ne pas perdre du temps. On a développé les demandes faites aux chercheurs sur des points bien définis, des « projets », dans nos domaines sans doute plus souvent par les besoins du politique que de ceux des acteurs de l'éducation, ainsi la mode de travaux sur la violence à l'école, celles actuellement sur la citoyenneté et la bienveillance, sans avoir bien conscience que cela ne peut au mieux qu'apporter quelques constations pas de découverte mais le temps des chercheurs a été pense-t-on utilement affecté.

C'est aussi l'intention des chercheurs eux-mêmes, le plus souvent issus du monde scolaire, d'être directement, rapidement, utile, comme si les décisions d'évolution

¹ Professeur (hon.) des universités, chercheur associé au LAREQUOI (UVSQ, président d'honneur de l'AFIRSE.

² Cf. particulièrement : « Le rapport de la recherche en éducation au temps et à l'éducation elle-même », in *Education(s) européenne(s)*, Budapest: Fondation Joseph Karolyi/L'Harmattan, 2022, et « La recherche en éducation et le temps », *La pensée d'ailleurs*, n°4, 2022.

dépendaient de lui, comme si les conclusions des recherches étaient immédiatement généralisables – même si elles peuvent être directement utilisées localement. Pourtant, pour agir sur le milieu, mieux vaut être prêcheur que chercheur...

Il faut être modeste : la recherche n'est pas directement applicable ; sa lecture rapide peut donner des idées mais son applicabilité dépend surtout de l'influence politique, administrative ou médiatique de leurs auteurs, et alors peu importe que les fondements des résultats aient été vérifiés pour faire des recommandations ou prendre des décisions, toujours à court terme et sans continuité temporelle.

Le chercheur n'est pourtant pas porteur de remèdes d'urgence. Il est porteur de compréhensions en évolution à faire tester par d'autres : les autres chercheurs, les enseignants et autres responsables de la pratique éducative qui sont au premier rang pour tester l'utilité et l'efficacité d'une idée ou d'un procédé étudié par le chercheur, face aux évaluateurs officiels de la recherche et à ses financeurs, trop souvent davantage intéressés par le respect des normes comptables que par la lecture et la prise en compte des connaissances acquises. L'on doit aussi constater que les changements et les améliorations peuvent venir plus rapidement et avec davantage de précision des enseignants en action, à la tâche qu'ils essayent d'améliorer, que des chercheurs...

Dans ce contexte on a souvent dénoncé les différences et les contradictions entre deux temporalités qui devraient accompagner ensemble la construction du futur : celle de la recherche indéterminée et celle de la décision, correspondant au temps politique soumis, entre autres, à des étapes électorales. La recherche ne livre pas directement des résultats applicables et généralisables. Seulement certains de ses résultats peuvent et devraient être traduits en mode opératoire. Mais cela supposerait l'existence de « passeurs », d'interprètes de la recherche, pouvant traduire ses résultats, ses enseignements. Un travail exigeant, bien au-delà de l'information sur les recherches qui se font. Pour y faire face serait nécessaire, au plus haut niveau administratif, un grand organisme de traduction de la recherche formé de spécialistes de l'analyse de la recherche, permettant de repérer ce qui peut être directement exploitable, sans jouer à « faire de la recherche ». Un tel organisme pourrait aussi libérer les chercheurs de leur souci de conseil et d'utilité immédiate qui finalement les rend répétitifs et inefficaces. Mais, dans l'ambiance actuelle, ce n'est qu'un rêve...

Il faut aussi noter que les résultats de la recherche ne sont pas extensibles. Si la recherche en éducation peut avoir des effets, c'est d'abord à usage national ou local. Cela n'exclut pas, bien au contraire, les contacts, les échanges d'idées, ni les comparaisons – à la condition qu'elles ne soient pas simples juxtapositions et captatrices, ni les confrontations internationales. L'international en tant que tel est incompetent pour dicter thèmes et démarches à des nationaux : ce sont au contraire eux qui peuvent apporter à l'international utile. Or les financements sont de plus en plus internationaux et issus là des besoins des plus puissants des nationaux...

Cette question du financement est primordiale : ses sources et ses fonctions orientent les recherches en les subordonnant à la recherche de crédits. Crédits dont

elles pourraient pourtant parfois se passer mais l'habitude est prise, comme l'illustrent d'une façon caricaturale certaines pratiques d'évaluation mesurant la valeur des chercheurs à celle des crédits qui leur ont été accordés. Un certain type de financement, la mise de crédits à la disposition du fonctionnement des équipes de recherche dont on peut contrôler l'usage n'est pas nuisible, bien au contraire. Mais le développement de plus en plus net des financements sur projets, non sur projets des chercheurs mais sur des thèmes décidés politiquement ou administrativement par les instances de financement, ministères nationaux ou regroupements internationaux, subordonne les chercheurs en quête de moyens, les formalisent au service d'études dont les résultats peuvent être connus à l'avance, évitant tout risque de découverte, de surprise, de ces élaborations ou de ces compréhensions nouvelles qui justifient la pratique de recherche. Fournissant au mieux des états des lieux qui pourraient être la base de recherches... Et, au mieux, le chercheur ne pourra être alors que copieur ou répétiteur...

Pour tout chercheur le problème de sa subordination aux pouvoirs se pose - cela n'est pas seulement une dépendance financière ; l'utilité des horizons nouveaux peut être oubliée et la recherche ne viser qu'à des conclusions immédiatement opératoires et à une capacité d'intervention sur les décisions. Un désir de rendre service qui peut très vite conduire à se mettre au service. De là le glissement vers une acceptation soumise à la commande, dans l'esprit d'un moment, et à produire la lecture attendue qui tue la recherche, voire l'intention de recherche, comme découverte ouverte possible.

Certains chercheurs professionnels, les chercheurs universitaires en particulier, pris par des tâches d'enseignement, ne le sont pas « à plein temps ». Alors que la recherche paraissait être un élément distinctif du métier d'universitaire, faire de la recherche apparaît de plus en plus comme un moyen de compléter son salaire -avec l'instauration de primes et d'avantages directs ou non. Sans mépriser ce besoin, il assujettit encore plus les chercheurs aux financeurs qui ne connaissent de la recherche que les études à court terme, donc finalement peu fondées, peu vérifiées. Traitée comme profession, la recherche est censée se développer seulement pendant la durée d'emploi en tant que chercheur. Mais peut-on, même chercheur professionnel, être toute sa vie efficace en tant que tel ? La recherche est un travail. Cela pose la question de sa fonction, de sa valeur et de sa mesure. Le temps pourrait être utilisé pour mesurer la valeur du produit de la recherche, confondue avec sa qualité. On limite alors la valeur de la recherche en en limitant et uniformisant la durée artificiellement...

Dans un tel contexte, pour de justes raisons de clarté du travail et aussi d'évaluation, le chercheur doit rendre compte régulièrement de ce qu'il fait. Publier pourrait alors relever de l'échange et susciter des surprises heureuses... Participer à ce que l'on appelait le débat scientifique. En apparence, ce débat existe, mais la prolifération des colloques, séminaires et autres journées d'étude que l'on peut admirer peut aussi entraîner un renfermement. Au nom du temps disponible ou par simple ignorance, on se limite à ce que l'on connaît déjà et les discussions « scientifiques »

relèvent d'un gentil bégaiement. Nous sommes là dans le risque de l'entre soi. Chaleureux et protecteur sans doute mais a-heuristique et appauvrissant par excellence.

Face à cela, la prise en compte de la demande - de plus en plus la commande - domine les recherches, déterminant leur nature, les questions travaillées et donc leurs résultats. On rencontre alors une rationalisation instrumentale de la pensée, avec un contrôle a priori du formatage du temps affecté à l'obtention de résultats montrables et visant à prendre le plus de données possibles dans un minimum de temps (pensée « ordinateur »).

On peut constater alors que moins on accorde de temps au déroulement de la recherche, plus on l'évalue, ... Ou, plutôt on la contrôle.

La comptabilité introduite par les organismes « d'évaluation » de la recherche même lorsqu'elle s'accompagne de gentils conseils se voulant prospectifs ne l'est que des produits « matériels », en s'attachant seulement à repérer et mesurer certaines formes.

Si le contrôle des résultats des recherches paraît nécessaire, il ne devrait pas porter sur les formes de présentation mais bien sur la qualité de l'approche des preuves et la vérification des sources -pensée et outils- de ce qui est rapporté et par là même travailler davantage sur les rapports de recherche fort mal classés dans les évaluations plutôt que sur des articles rapides et contraints ; bien sûr, cela exige du temps, un temps non contraint..

Pratiques de classement surtout, exacerbant les concurrences entre les centres de recherche et entre les universités, ces pratiques de contrôle, qui peuvent certes se dérouler d'une façon « sympathique », facilitent le renfermement, les jalousies, avec des complicités éventuellement amicales mais toujours simplificatrices et appauvrissantes, poussant à faire semblant d'afficher des certitudes.

J'ai travaillé quelques temps dans un organisme où l'on se souciait de recommander des « bonnes pratiques », un art difficile... Sans trop d'illusion sur ces recommandations, il m'est plus aisé et j'espère utile de repérer les mauvaises pratiques : même grossières, ce sont celles qui risquent d'impacter durablement. J'en énumère quelques-unes :

. le calibrage international de la durée et des formes des préparations du doctorat, question importante car elle concerne les prémisses vécues du métier de chercheur. J'en ai longuement traité ailleurs³.

. Le calibrage des opérations de recherche elles-mêmes. Avec au premier rang la question des calendriers stricts, conditions de l'obtention de crédits et cela malgré les besoins d'une documentation diverse et toujours à mettre à jour, à questionner et à approfondir, en respectant - donc connaissant - les acquis antérieurs, malgré les réécritures nécessaires pour respecter les normes formatant la rédaction des

³ Voir op. cit. en note 2 et « Fazer uma tese de doutoramento... Por que fazé-la? » In Dolandina Oliveira (org.), *Construindo investigação em Ciências da Educação – Os doutoramentos portugueses com Louis Marmoz*, Lisboa: Educa, 2118.

résultats ; malgré bien sûr les différentes formes et l'adaptation voire la création des outils nécessaires à la recherche.

. La forme de publication des résultats des recherches : s'agit-il d'informer ou de conclure ? S'agit-il de présenter seulement un produit fini, achevé, ou les démarches, les hésitations pour le construire, les découvertes en chemin ? Il y a aujourd'hui une obligation, pas seulement morale, de publier -publier ou périr, de publier régulièrement, quels que soient les rythmes de la recherche. Plus de 3000000 d'articles « scientifiques » par an dans le monde (je ne sais pas si l'on compte ceux émanant de la recherche en éducation), plus de 25000 revues dites scientifiques pour les accueillir... Le risque de l'entre-soi est, paradoxalement sans doute, multiplié par cette heureuse multiplication des lieux possibles de publication : en vue de quoi et qui lit ? Si ces revues ne sont que des vitrines particulières, expositions bien rangées des travaux du laboratoire parfois garnies de ceux d'invités de la même obéissance, en un gentil et amical réseau bien fermé, rédacteurs et lecteurs - ou plutôt ceux qui y font référence - risquent d'être les mêmes.

A cela s'ajoute le fait que les normes des formes d'écriture entraînent celles du contenu, donc du licite, et contraignent l'expression des résultats de la recherche. Des manies d'écriture devenues règles de publication très respectées produisent une écriture à la fois simplificatrice et emphatique qui ne permet pas le questionnement de la part du lecteur et n'offre donc pas une communication permettant l'échange. On peut en citer quelques-unes : le formatage des articles, la loi du nombre de lignes ou de signes l'emportant sur des nécessités différentes de présentation et d'explication selon le thème, l'approche, la méthode et aussi le style personnel du chercheur ; la confusion entre l'invention de termes ou de formules et celle de notions car mettre un nouveau nom sur quelque chose déjà connu n'est souvent qu'une façon d'ignorer les travaux précédents ; lorsque des données chiffrées sont présentées, l'absence d'affichage de leurs limites et de discussion sur la qualité de leur recueil et donc de leur exploitation possible ; les fausses références n'indiquant qu'un nom et une date d'édition, du type « ... éthique (Aristote ss d. 1828, Levinas 1961, Estrela 1998) ... » faisant montre d'une culture d'annuaire, sans que l'on sache ce qu'apportent de précis les auteurs ainsi listés et ne permettant pas à celui qui lit de s'y reporter ; l'interdiction par certaines revues de références jugées trop anciennes, même nécessaires à la recherche et non exploitées jusque-là.; la survalorisation par les systèmes d'évaluation des publications dans une langue autre que celle de l'auteur (longtemps l'anglais, maintenant aussi le chinois) ; les signatures multiples inexplicables qui ne prennent pas en compte le temps réel de travail de chacun...

. Le trop grand nombre de publications dites scientifiques pour qu'elles soient toutes maîtrisées par un lecteur même s'il voulait y consacrer le temps qu'il ne peut avoir : de combien de temps dévolu à la connaissance de ce que font les autres dispose aujourd'hui un chercheur ? Le tri devient nécessaire. Le choix qui se fait est habituellement de proximité et relève alors d'un prudent confinement intellectuel. Or, toute action - la publication en est une - pour permettre de progresser doit générer sa critique, c'est-à-dire son analyse, ce qui est à l'opposé de la censure. Enfin, la multiplication systématique des colloques y participe si elle n'est que réponse à des critères - ou plutôt à des indicateurs - mal maîtrisés d'évaluation des

équipes de recherches renforçant des besoins d'apparence, les conduisant donc à « se montrer » plutôt qu'à prendre le temps et le risque de vrais échanges avec des chercheurs extérieurs qui, eux-mêmes, sont pris dans les mêmes précipitations, par les mêmes jeux.

Le temps est marqué par son manque, par ses limites et sa disparition. La recherche vit dans ces absences. Elle est censée s'attacher à repérer les manques, à combler les trous, les vides de la connaissance et à rendre présentes des compréhensions qui n'existaient pas. La définition du sujet, la vérification de ses antécédents, la définition voire la production des moyens d'étude, leur mise en œuvre, l'élaboration du travail, la définition du type de résultats attendus, leur production, la critique de ces moyens, la mise au clair des résultats, leur vérification, leur discussion, leur diffusion, leur reprise... Tout cela demande du temps. Comme pour la vie, pour l'éducation, pour la recherche, le temps est un bien rare, dévoré par les autres tâches, administration, enseignement recherche de crédits, réponses aux évaluations, publicité...

Par mesure d'efficacité, ou de surveillance, le chercheur risque alors de ne devenir qu'un employé contrôlé. Pourtant, la domestication des chercheurs ne conduit même pas à un pilotage sérieux de la recherche : elle l'annihile, la supprime, dans l'incapacité de s'en servir ou seulement d'accepter son inutilité apparente alors même que son premier produit ne consiste pas en des résultats bétonnés et définitifs mais bien d'être en recherche, et de le dire et de tenter de l'expliquer.

Le danger induit par les contraintes à la recherche et à son exploitation est profondément lié à une absence de sens critique, et donc de la critique elle-même : comme on évoque sans approfondir, on ignore plutôt que de critiquer et par là faire progresser sa propre pensée. Une pratique du coussin, reposant ou étouffant... Est-ce seulement parce qu'une trop grande spécialisation – jugée, par ailleurs, productive – signifie l'absence du reste ? Les chercheurs en sciences humaines risquent alors d'être de moins en moins des penseurs, et davantage des enquêteurs à plein temps entravés, ou dirigés, par le joug de leurs financements.

Aujourd'hui, pour éviter des travaux futurs inutiles, il faut collectivement réagir, en partant des réalités et en y revenant finalement : le travail de la recherche, et principalement de la recherche en éducation, recherche sociale et sociétale par excellence, peut le permettre à condition que l'on sache résister, viser le futur sans ignorer le passé, c'est-à-dire chercher librement, sans se laisser entraver par des pratiques dites de valorisation de la recherche, sans contraintes corporatistes, sans soumissions mais livrant les produits dans leurs limites et leurs développements possibles.